HAL
open science

Tup, un lettré aventurier au service de l'orientaliste Etienne Aymonier

Mathieu Guérin

▶ To cite this version:

Mathieu Guérin. Tup, un lettré aventurier au service de l'orientaliste Etienne Aymonier. Journal Asiatique, 2017, 305 (1), pp. 111-118. hal-01659870

HAL Id: hal-01659870
https://hal.science/hal-01659870v1

Submitted on 8 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathieu Guérin, *Journal asiatique*, n°305.1, juin 2017, pp. 111-118

TUP, UN LETTRE AVENTURIER AU SERVICE DE L'ORIENTALISTE ETIENNE AYMONIER

Mathieu Guérin
(Centre Asie du Sud-Est, UMR 8170 INALCO-EHESS-CNRS)

Résumé
Cet article retrace le parcours de Tup, collaborateur de l'orientaliste Etienne Aymonier lors de son exploration au Laos et au Siam. Fils d'un haut dignitaire cambodgien, Tup explore alors de vastes territoires et relève des inscriptions. Ses notes de voyage ont servi à Aymonier à rédiger son *Voyage au Laos*. Lors de la révolte de 1885, il rejoint la Garde indigène. En 1898, il intègre la haute administration royale, avant de déchoir et de devoir s'exiler.

Abstract
This paper presents the life story of Tup, an assistant of the orientalist Etienne Aymonier during his exploration of Laos and Siam. Son of a high ranking Cambodian official, Tup covered large distances to explore these territories and to collect inscriptions. His field notes have been used by Aymonier to write his *Voyage au Laos*. During the 1885 rebellion, Tup joined the *Garde indigène*. In 1898, he became an official in the royal administration, but fell soon after and had to flee into exile.

Les orientalistes sont des passeurs. Ils participent à la compréhension de sociétés qui ne sont pas les leurs, les orients, par leur société d'origine en Occident. Pour construire leur savoir sur des sociétés dont ils sont eux-mêmes extérieurs, ils s'appuient sur des textes dont ils apprennent à maîtriser la langue, mais aussi sur des individus originaires des sociétés qu'ils étudient qui possèdent un savoir et qui deviennent leurs informateurs. C'est ainsi l'érudition de ces informateurs, parfois même le résultat de leur travail, de leurs propres recherches, que les orientalistes mettent à disposition de l'Occident en l'accompagnant en général de leur propre analyse. Ces informateurs sont donc à la base de la construction de la connaissance sur les orients. Et pourtant, ils sont souvent minorés, oubliés, parfois même complètement ignorés. Certains parmi les orientalistes, des pionniers du XVIIe au XIXe siècle et jusqu'à aujourd'hui, reconnaissent l'apport de leurs correspondants locaux, mais nous ne savons en général que fort peu de choses de ces hommes et de ces femmes dont les travaux et les savoirs constituent le socle même de nos connaissances sur les sociétés que nous étudions. Seul le nom et le parcours du savant orientaliste reste.

Dans le cadre de l'épistémologie de l'orientalisme et de l'histoire des savoirs, on assiste à un effort de réhabilitation de ces savants et explorateurs issus des sociétés étudiées par les orientalistes[1]. Celle-ci est nécessaire, non seulement pour leur rendre justice, mais aussi pour

[1] Voir par exemple le récent ouvrage collectif, Nathalie Kouamé (dir.), *Historiographies d'ailleurs : comment écrit-on l'histoire en dehors du monde occidental*, Paris, Karthala, 2014, 303 p., ou la biographie du lettré vietnamien Lê Quỷ Đôn publiée par Emmanuel Poisson, « Construire les savoirs entre texte et terrain : Lê Quỷ Đôn, lettré vietnamien du XVIIIe siècle », *Péninsule*, n°69, 2014, p. 79-102 ou le récent article de Catherine

permettre une véritable approche critique des savoirs. Il apparaît indispensable de connaître non seulement le cheminement personnel et intellectuel de celui qui a fournit l'analyse finale, mais aussi de ses adjoints. Cet article vise à éclairer le parcours d'un important collaborateur cambodgien nommé Tup de « l'orientaliste de terrain » Etienne Aymonier.

Etienne Aymonier et ses assistants

Etienne Aymonier tient une place de choix dans les grands noms de l'orientalisme, parmi les pionniers de la construction des savoirs historiques et anthropologiques sur la péninsule indochinoise. Pendant vingt ans, de 1869 à 1888, cet officier devenu administrateur colonial puis chercheur et qui termine sa carrière comme directeur de l'école coloniale, a étudié les peuples de la péninsule indochinoise et leur histoire[2]. Son apport est majeur pour notre compréhension des sociétés khmère, chame et lao. Dans ses publications, Etienne Aymonier reconnaît l'importance de l'aide qu'il a reçu de ses assistants, une dizaine de Khmers et au moins deux Chams, sans toutefois nous en dire beaucoup sur ces hommes qui l'ont accompagné dans ses pérégrinations, l'ont aidé à réaliser les estampages, et à déchiffrer les manuscrits sur lesquels il a travaillé. Michel Antelme et Nicolas Weber ont récemment étudié les inscriptions laissées par certains d'entre eux sur les murs des temples d'Angkor Vat [Aṅgar Vatt] et de Ta Prohm [Tā Prahm][3] en 1882[4]. Les inscriptions des Cambodgiens témoignent de leur piété bouddhique. Celles du cam Tut montre qu'il était originaire de la province cambodgienne de Kampong Siem [Kaṃbuṅ Sīem] et membre de l'administration provinciale cambodgienne. Elles font aussi apparaître des détails pratiques comme le fait que certains estampeurs d'Aymonier se sont rendus plusieurs fois à Angkor en provenance de Phnom Penh [bhnaṃ beñ] et nous donnent leurs noms, nous permettant ainsi de voir ceux qui sont restés ensuite au service de l'orientaliste. En effet, la Société Asiatique, qui a récupéré une partie des papiers d'Etienne Aymonier, détient 94 cahiers de notes de terrains prises par ses assistants cambodgiens lors de son voyage au Laos en 1883-1884[5]. Deux des estampeurs à Angkor ont aussi participé à cette expédition, An [An] et Nou [Nov ou Nauv]. En tout, ils étaient dix à accompagner Aymonier au Laos. An et Nov, mais aussi Dou [Ḍū], Iem [Īem], Srey [Srīy], Khem [Khim], Ouk [Uk], Ros [Ras], Chan [Cănc] et Top [Tup]. Les carnets sont malheureusement muets sur leurs biographies. Pour saisir le parcours de ces hommes, nous sommes réduits au peu qu'Etienne Aymonier nous dit de ses collaborateurs.

> « Nous étions entrés au Laos par Sting Trêng le 7 octobre 1883 et j'en sortais le dernier ce 15 avril 1884. Ces six mois avaient suffi pour faire, un peu à la course il est vrai, tous les nombreux itinéraires que je viens de relater dans ces deux volumes. J'en reporte

---

Despeux sur Cao Daochong, « Cao Daochong 曹道沖 (1039-1115), taoïste et poétesse honorée par l'empereur Huizong fut-elle courtisane ? », *Journal Asiatique*, vol. 303, n°2, 2015, p. 269-281.

[2] Pour une biographie d'Étienne Aymonier, voir les travaux de Pierre Singaravélou. « De la découverte du Champa à la direction de l'École coloniale : itinéraire d'Étienne Aymonier d'après ses mémoires inédits », [*in*] Jean-Louis Bacqué-Grammont, Angel Pino et Samaha Khoury (éds), *D'un Orient l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient,* Bordeaux, 2-4 octobre 2002, *Cahiers de la Société asiatique* IV, Paris-Louvain, Peeters, 2005, p. 237-248 ; et la notice sur Étienne Aymonier qu'il a rédigée dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française* dirigé par François Pouillon.

[3] Les termes khmers sont translittérés en utilisant le système de Mme Saveros Pou, Saveros Lewitz, « Note sur la translittération du cambodgien », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 55, 1969, p. 163-169. Pour les noms de lieux, afin de faciliter la lecture aux non-khmérisants, la transcription usuelle en français a été adoptée en accompagnant les lieux khmers de la translittération à la première occurrence.

[4] Michel Antelme, « Les estampeurs khmers d'Aymonier et leur production épigraphique connue : K. 1089.1, K. 1089.2, K. 1134, K. 1135, K. 1136 et K. 1137 », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t.100, 2014, p. 231-252, Nicolas Weber, « Note sur les inscriptions en cam du *pāḷāt'* Tut, estampeur d'Etienne Aymonier », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 100, 2014, p. 253-258.

[5] Voir Mathieu Guérin et Kunthea Chhom, « Le périple de Khim et Nov de Stung Treng à Attopeu en 1883, récit d'exploration cambodgien du XIXe siècle », *Péninsule*, n°69, 2014, p. 103-140.

> principalement le mérite sur ces jeunes Cambodgiens qui étaient devenus mes collaborateurs pour ce voyage. En toute occasion j'ai cité leurs noms, mais je me plais à répéter que les plus dévoués, les plus intelligents et les plus consciencieux furent An, Srei, Top et Khim. »[6]

An est sans conteste le plus proche collaborateur d'Aymonier, celui qu'il charge de recruter les autres lorsqu'il prépare son périple pour le Laos. Il travaillait déjà avec Aymonier lorsque celui-ci fit réaliser des estampages à Angkor l'année précédente et avait auparavant accompagné Jules Harmand au Laos[7]. Srīy sert d'interprète en siamois à l'explorateur qui le garde en général auprès de lui. Khim était un *pāgū*, descendants des brahmanes chargés de la tenue des rites de la royauté cambodgienne. En revanche, les informations sur Tup sont inexistantes dans les ouvrages et articles d'Aymonier. Heureusement pour les historiens, Tup ayant fini par rejoindre l'administration du roi Narottam et ayant été mis en cause dans une importante affaire de concussion, nous disposons ainsi d'un dossier constitué de pièces de l'administration cambodgienne, de pièces de l'administration du protectorat français et de courriers de sa main qui portent notamment sur la fin de sa carrière, mais qui donnent aussi des éléments de compréhension de son parcours[8].

L'apport de Tup aux travaux d'Etienne Aymonier

Tup a rejoint l'équipe d'assistants d'Aymonier en septembre 1883, lorsqu'il est recruté par An à Phnom Penh. Il est alors formé à l'utilisation de la boussole et du chronomètre et à la prise de notes de terrain. Après avoir dépassé Stung Treng [Sdiṅ Traeṅ] sur le Mékong [Megaṅg], Aymonier envoie une partie de ses assistants relever des itinéraires et rechercher des ruines et inscriptions de part et d'autres du fleuve. Pendant près de six mois, Tup parcourt plus de 3 500 km en pirogue, à pieds ou à cheval, au Cambodge, au Laos et dans le nord-est du Siam, parfois avec Aymonier, rarement seul, et pour une grande partie de son périple avec un autre assistant d'Aymonier, d'abord Īem puis Khim.

Au début du voyage, Tup reste avec Aymonier qui remonte le Mékong par Kratié [Kraceḥ], Stung Treng, Khong, Bassak. On peut penser que l'officier explorateur souhaite parfaire sa formation avant de lui confier la levée d'un itinéraire. Après Khong, Aymonier l'envoie à plusieurs reprises explorer les alentours pour de courtes visites en solitaire ou avec un autre Cambodgien. C'est ainsi qu'il ramène une description de la fête de *kathin* chez les Laotiens[9]. Lorsqu'Aymonier quitte la vallée du Mékong par son affluent le Mun, il le suit. A Phimun, il est chargé d'une première expédition d'importance. Accompagné de Īem, il réalise une grande boucle vers la vallée du Mékong pendant une dizaine de jours. C'est lui qui tient le journal de marche et qui note les indications qui permettent à Aymonier de dresser la carte des régions traversées *a posteriori*[10]. Lors de ce voyage, il réalise l'estampage d'une inscription sanskrite pré-angkorienne au village de Ban Koum[11] sur les bords du Mékong à proximité de la confluence avec le Mun[12]. Les deux Cambodgiens retrouvent Aymonier à Ubon où celui-ci organise de nouvelles équipes d'exploration :

---

[6] Etienne Aymonier, *Voyage dans le Laos*, t. 2, Paris, Leroux, 1897, p. 354.
[7] Aymonier, *Voyage dans le Laos*, t. 1, Paris, Leroux, 1895, p. 2, 53 ; Antelme, 2014.
[8] Dossier personnel de Tup, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.
[9] Aymonier, 1895, p. 49
[10] Aymonier en donne une traduction sommaire dans sa relation de voyage, Aymonier, 1895, p. 96-106
[11] aujourd'hui, Khong Chiam.
[12] Voici les informations sur cette stèle que Tup a transmis à Aymonier rapportées par ce dernier : « La stèle de Phou Lokhon.- Remontant encore au Nord, on atteint, près de la rive gauche du Grand Fleuve et à hauteur d'un misérable hameau le Ban Koum qui est situé sur l'autre rive et à 5 kilomètres en amont du confluent du Moun, un monticule de grès appelé Phou Lokhon (ou Nokhon=Nagara) « mont du royaume ». A son sommet, la roche a été creusée en petit puits rond de 60 centimètres de diamètre, 80 centimètres de profondeur, pour mieux dégager sans

> « Top, Khem, Ros et Nou devaient remonter le Si, principal affluent de gauche du Moun, jusqu'à Nhassonthon[13] ; et de là, se séparer : Ros et Nou devant se diriger à l'ouest pour me rencontrer à Phimaie ou à Korat ; Top et Khim devant se rabattre à l'est pour rejoindre Iem et Dou à Dhatou Penom[14]. De là ces quatre hommes devaient continuer vers le nord, les uns par terre, les autres par eau si possible, atteindre Nong Khaï et Vieng Chan pour se séparer de nouveau ; deux d'entr'eux reviendraient au sud sur Korat et deux tenteraient de passer dans le bassin du Menam pour descendre à Phitsenulok et vers Ayuthia d'où j'irais à leur rencontre. Tout ceci, on le verra, fut exécuté à la lettre. »[15]

Les explorateurs cambodgiens sont munis de passeports individuels, de lettres de recommandations du gouverneur d'Ubon et du chef de la mission catholique, le père Prodhomme, ainsi que d'objets de pacotille. Tup et Khim remontent la rivière Chi puis continuent par terre jusqu'à Yasothon. Ils partent ensuite plein nord vers Kuchinarai puis obliquent vers l'est et le grand fleuve qu'ils rejoignent à That Phanom. Ils le remontent ensuite vers Nong Khai. Dans ce grand bourg qui a supplanté Vientiane après le raid des armées de Bodin au début du XIXe siècle, ils retrouvent Ḍū et Īem qui partent vers Korat. Khim et Tup continuent dans la vallée du Mékong jusqu'à Xanamkhan. Là, où ils quittent le fleuve pour obliquer plein sud vers Loei. En raison de la présence de nombreux bandits, ils doivent alors voyager sous escorte. Ils repartent vers le nord puis vers l'ouest afin de rejoindre la vallée de la Menam, avant de rentrer au Cambodge. Les notes des voyages auxquels Tup a participé, et qu'il a souvent lui-même tenues, ont été traduites par Aymonier. Cette traduction représente près du tiers du premier tome de la relation de voyage d'Etienne Aymonier au Laos[16]. Tup et ses compagnons décrivent leur itinéraire, la géographie des lieux qu'ils traversent, mais aussi le commerce, l'administration, les mœurs et coutumes notamment sur le mariage et les relations entre hommes et femmes dans les villages. On y trouve aussi d'intéressantes notices, par exemple sur la capture des éléphants sauvages ou les tigres-garous. Ils estampent les inscriptions lao dans les *vatt* qu'ils visitent. La qualité des informations recueillies s'explique largement par la personnalité de Tup et de ses compagnons.

Le parcours de Tup jusqu'à son recrutement par Etienne Aymonier

Tup est né vers 1857 à la fin du règne d'Aṅg Ṭuoṅ à Kampong Luong [Kaṃbuṅ Luoṅ], littéralement « l'embarcadère royal », village sur la rivière Tonlé Sap [Danle Sāp] à proximité

---

doute un linga de 30 centimètres de diamètre qui se dresse au milieu et qui a 1^m^,50 de hauteur. En outre, à 2^m^,50 au Sud de ce linga était planté à même dans la roche un pilier carré de grès, haut d'un mètre au plus, large de 60 centimètres qui présente la particularité de n'être pas orienté aux autres points cardinaux mais aux points intermédiaires. Sur sa face Nord-Est avait été gravé une inscription sanscrite de 6 lignes, peut-être 7 : le texte, assez net dans le haut, ayant beaucoup souffert dans sa partie inférieure. L'écriture très ancienne, indique notre VIIe siècle. On lit d'ailleurs dans ce document qui reste à étudier, le nom du roi Mahendravarman qui succèda à Bhavavarman et qui dut régner vers l'an 610 ou 620 de notre ère. », Etienne Aymonier, *Le Cambodge*, t.2, *Les provinces siamoises*, Paris, Leroux, 1901, p. 172. Dès 1884, le *Journal asiatique* annonce l'arrivée d'un lot d'estampage d'inscription, dont celle-ci. Abel Bergaigne, « Chronologie de l'ancien royaume Khmêr d'après les inscriptions », *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 51-76. Elle a ensuite été traduite, remise en contexte et publiée par Auguste Barth « Inscription sanscrite du Phou Lokhon (Laos) », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t.III, 1903, p. 442-446. Le numéro d'inventaire K.363 lui a été attribué. Elle appartient à un ensemble de courtes inscriptions du début du VIIe siècle qui ont notamment permis à Claude Jacques et Michael Vickery de penser la configuration des royautés pré-angkorienne. Michael Vickery, *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, 1998, p. 21, 38, 74-75. Aymonier est systématiquement considéré comme le découvreur de cette inscription dont il n'a même jamais vu la stèle.

[13] Yasothon.

[14] That Phanom.

[15] Aymonier, 1895, p. 107.

[16] 9 cahiers numérotés 3 à 11, bib. soc. asiatique, P.Ay 7., Aymonier, 1895, p. 213-267, 289-334.

immédiate du palais d'Oudong [Uṭuṅg]. Son dossier administratif nous permet de déterminer ses origines. Lorsqu'il entre dans l'administration cambodgienne en 1898, l'*ukñā yomrāj*, ministre de la Justice indique : « je connais même son père le Kossa Boûr, ex-mandarin de l'ancien règne. »[17] Le père de Tup était donc un dignitaire du roi Aṅg Ṭuoṅ. Comme le confirme une fiche de notation administrative cambodgienne, il occupait la charge d'*ukñā kosā dhipatī*[18]. Il s'agit du haut dignitaire de droite du *saṃrāp' ek*, la maison du roi, chargé des finances. Il porte le titre d'*ukñā* et le roi lui a attribué 9 *hūbān'*, soit 9 000 dignités, ce qui en fait un des grands dignitaires du royaume, placé au niveau protocolaire juste derrière les ministres et les *stec trāñ'*, les cinq dignitaires de l'extérieur en charge des principales provinces et qui supervisent les gouverneurs des provinces plus modestes[19]. Boûr, en fait P̂ūv, est son nom propre. Sa mère était la dame Kaev dont nous ne savons rien. Comme la plupart des jeunes gens cambodgiens de bonne famille, Tup reçoit son instruction élémentaire et religieuse au monastère, au *vatt* Sandhraḥ Kahappaṭī, province de Ponhea Lu [Bañña̰l] à proximité immédiate de Kampong Luong, fréquenté donc par de nombreux enfants de dignitaires et de lettrés.

Il ne semble pas qu'il ait rejoint le corps des pages du roi, un parcours fréquent pour les enfants de dignitaires se destinant à rejoindre le service royal. Son bulletin de notation porte en effet qu'il n'est entré au service de l'administration que lorsqu'il a « accompli le service royal en cherchant à pied des lettres cambodgiennes des temps anciens abandonnée sur les pierres »[20], c'est-à-dire lorsqu'il a été recruté pour participer à l'expédition d'Etienne Aymonier. Lorsque An le décide à se joindre à cette expédition, il est alors un jeune homme éduqué et de très bonne famille. Il a environ 26 ans. Il est physiquement capable de supporter le voyage parfois difficile qu'il entreprend, tout en étant déjà suffisamment mûr. Il a atteint un âge où de nombreux Cambodgiens ont fondé une famille, ce qui ne semble pas encore être son cas. Ses notes de voyage et le témoignage d'Aymonier montrent un jeune homme volontaire, prêt à s'engager pleinement dans cette aventure.

Une suite de carrière au service de la France

Après le retour de l'expédition au Cambodge, Aymonier le renvoie dans le haut fleuve pour estamper des inscriptions en janvier 1885. Il tombe alors en plein déclenchement de la Grande Insurrection contre l'occupant français[21]. Il est fait prisonnier par les rebelles dirigés par le frère du roi et prétendant au trône Ŝīvuttā, juste avant l'attaque du poste de Sambor [Saṃpūr] et l'exécution du lieutenant français qui le commande le 7 janvier 1885 qui marque le signal du début de la révolte. Il parvient à s'enfuir et rejoint les positions françaises. D'estampeur, Tup se transforme en guerrier.

---

[17] Version française du procès verbal de la 20e séance du conseil des Ministres, du jeudi 8 décembre 1898, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[18] *sauv jār khluon niṅ kuṃṇat'rājkār*, Tup', 1900, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[19] Liste de tous les mandarins et fonctionnaires du Cambodge, traduite par Etienne Aymonier, Ernest Doudart de Lagrée, A.B. Villemereuil, *Explorations et missions de Doudart de Lagrée, capitaine de frégate, premier représentant du protectorat français au Cambodge, chef de la mission d'exploration du Me-Kong et du haut Song-Koi, extraits de ses manuscrits mis en ordre par M. A.B de Villemereuil, capitaine de vaisseau*, Paris, Bouchard-Huzard, 1883, p. 70, « *kramṃ săkkhti nāmṇ saṃrāp' aek do trī catvā* », bib. mun. Alençon, fonds Adhémard Leclère, ms 694 1m. Sur l'organisation du service royal, voir Grégory Mikaelian, *La royauté d'Oudong. Réformes des institutions et crise du pouvoir dans le royaume khmer du XVIIe siècle*, Paris, PUPS, 2009, 374 p. et Khin Sok. *Le Cambodge entre le Siam et le Vietnam (de 1775 à 1860),* Paris, EFEO, 1991, 360 p.

[20] « *dhvoe rājkār ṭoe rakat' aksar khmaer būrā̆n ṭael dhlāk' nīṅ thmar* », cette phrase est en fait reprise d'un courrier de Tup où il récapitule lui-même ses états de services en 1900. La date indiquée par Tup, 1882, est fautive comme une large partie du reste de la chronologie de ses états de services. Il se rajoute une an d'ancienneté sans que l'administration, qui n'a pas de mémoire, ne puisse s'en apercevoir.

[21] Milton Osborne, *The French presence in Cochinchina and Cambodia : rule and response (1859-1905)*, Bangkok, White Lotus, 1997, p. 206-230.

Il est engagé comme « *nāy dāhān khmaer* », soit officier cambodgien. Si l'on en croit son témoignage, il est alors chargé de participer à la création de la milice cambodgienne, où il est affecté comme sous-lieutenant. Il participe aux campagnes contre les insurgés autour de Phnom Penh, et au sud, à Kandal Stung [Kaṇtāl Sdiṅ], Bati [Pādī], Treang [Drāṃṅ], Phnom Srouch [bhnaṃ Sruoc] et Kong Pisey [Gaṅ Bisī] sous les ordres d'officiers français. Il est ensuite chargé par le colonel Badens, alors résident général, d'arrêter les déserteurs susceptibles de rejoindre les rangs des rebelles. Entre 1886 et 1888, il est envoyé en campagne pendant plusieurs mois entre le Mékong et le *sdiṅ* Sen, dans les provinces de Choeung Prey [Joeṅ Brai], Santuk [Sanduk] et Baray [Pārāy]. Il indique avoir accompagné l'*uparāj* Ŝīsuvatti envoyé par deux fois dans cette région pour négocier avec les insurgés à la fin de 1886 et de 1887. Cette zone frontière entre Kampong Thom [Kaṃbuṅ Dhaṃ] et Kampong Cham [Kaṃbuṅ Cām] est l'une de celles où la résistance aux Français est la plus forte. Cela s'explique par les réseaux que le prétendant au trône Ŝīvuttā y a tissé, mais aussi par les exactions des colonnes dirigées par l'*ukñā yomrāj* Pok et l'*ukñā tejo* Thoṅ[22], colonnes auxquelles Tup a activement participé. A la fin de la révolte, en 1889, il mène une importante opération de police dans Baray, où son action lui vaut d'être décoré. En janvier 1892, il est nommé lieutenant, chef de la milice cambodgienne à Phnom Penh, sous l'autorité de l'inspecteur de la Garde indigène[23]. Il est alors le plus important gradé cambodgien de la Garde indigène. Il occupe ce poste jusqu'en 1898 lorsqu'il est rattaché à l'administration royale. Si Tup est un explorateur lettré lorsqu'il accompagne Aymonier, dans les treize années qui suivent, il apparaît avant tout comme un homme d'action, parcourant le pays les armes à la main pour défendre les intérêts du colonisateur.

Malgré ses faits d'armes, jusqu'en 1898, la carrière de Tup apparaît particulièrement modeste au regard du rang de son père, de ses compétences, et de ce que l'on sait de son engagement professionnel dans tous les postes qu'il occupe. Cela s'explique probablement par le choix qu'il a fait de suivre Aymonier. Lorsqu'Etienne Aymonier commence ses explorations au Cambodge, il vient de quitter le poste de représentant du Protectorat à Phnom Penh qu'il a occupé de janvier 1879 à mai 1881, après avoir été l'adjoint de Jean Moura titulaire de ce même poste. Or, la propension de Moura ou d'Aymonier à intervenir dans les affaires internes du royaume leur ont valu une solide inimitié du souverain[24]. Après la Grande Insurrection qui n'a pu être arrêtée que par l'intervention du roi et après que les Français ont renoncé à appliquer la convention Thomson de 1884, Norodom est parfaitement en mesure de bloquer les nominations de dignitaires trop favorables aux Français ou qui lui déplaisent.

Il faut attendre le coup de force d'Huyn de Verneville en janvier 1897 qui écarte Norodom de l'exercice du pouvoir pour que Tup puisse être proposé à un poste de gouverneur de province[25]. En 1898, lors de la séance du conseil des Ministres pendant laquelle est désigné le nouveau gouverneur de la province de Rolear Pier [Ralār Paīer], le résident supérieur annonce que Tup, « instruit, intelligent, connaissant les lois », est le candidat du Protectorat. Sa candidature est soutenue par le *yomrāj* Pok et l'*aggamahāsenā* Ūm, deux hommes qui ont construit leur carrière en jouant la carte française[26]. Le 21 janvier 1899, il est nommé *ukñā sraen dhipatī*, gouverneur de Rolear Pier, à 9 *hūbān'* du *saṃrāp' ek*. Cette province située au nord de Phnom Penh à proximité de Kampong Chhnang [Kaṃbuṅ Chnāṃṅ] appartient à l'apanage de l'*ukñā cakrī*,

[22] Rapports mensuels du résident de Kampong Thom, 1885-1888, arch. nat. d'outre-mer/rsc 373.

[23] Traduction d'une lettre de Tup au résident supérieur du Cambodge, 15 novembre 1902, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[24] Voir Gregor Müller, *Colonial Cambodia's « bad Frenchmen ». The rise of French rule and the life of Thomas Caraman, 1840-1887*, Routeledge, Abingdon, 2006, p. 197.

[25] Voir Alain Forest, *Le Cambodge et la colonisation française, histoire d'une colonisation sans heurts (1897-1920),* L'Harmattan, Paris, 1980, p. 59-87.

[26] Extrait du procès verbal de la 20e séance du conseil des Ministres, 8 décembre 1898, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

ministre de la Guerre et des Transports par terre. On y trouve de belles rizières et une partie des poteries vendues à Kampong Chhnang y sont fabriquées[27]. Par le Tonlé Sap, elle est facilement accessible de la capitale. Il eut été difficile pour lui de trouver mieux. Protocolairement, son premier poste est proche de celui occupé par son père, même s'il reste un poste de l'extérieur, en province, loin du pouvoir. Il s'agit toutefois d'un passage obligé pour qui veut atteindre les plus hauts honneurs. Il a alors 42 ans. Dès l'année suivante, il bénéficie d'une promotion éclair. En août 1900, sa candidature est proposée pour occuper le poste d'*ukñā sūrīndrā dhipatī,* suppléant de l'*ukñā kralāhom,* ministre de la Guerre et des Transports par eau. Lors de la séance du conseil où sa candidature est discutée avec d'autres, le résident supérieur insiste sur le fait que « le poste de suppléant est presqu'un poste de ministre puisqu'il remplace celui-ci en cas d'empêchement et peut être ainsi le délégué direct de Sa Majesté »[28]. De fait, le conseil prend le temps de la réflexion avant de le nommer et il n'est alors que mollement soutenu par les Français. Il prend ses fonctions en septembre. S'il reste à un niveau de dignité de 9 *hūbān'*, il siège désormais au conseil des Ministres et tous les espoirs lui sont permis. Sa solde mensuelle passe de 60 piastres à 150 piastres, ce qui fait de lui l'un des dignitaires les mieux payés du royaume.

Marié à *nāṅ* Kaes(s)ar et père de deux enfants, il achète alors un terrain et fait construire une maison en bois couverte de tuile, dite *phdaḥ kīoeṅ bhloḥ*,[29] à Phnom Penh pour 3 000 piastres. Ne disposant pas d'une telle somme, il emprunte à intérêt à un commerçant indien. L'inventaire de ses biens personnels montre une certaine aisance, sans plus. On note la présence de mobilier européen et d'une jonque couverte, dite *dūk vaet*.

Si Tup semble s'être plutôt bien adapté à son nouveau poste. La première notation du *kralāhom* Col de Monteiro sur son suppléant est loin d'être dithyrambique. Son ardeur au travail et sa compétence sont reconnues, considérées comme bonnes, « *laar* ». En revanche, son comportement et ses relations avec ses collègues sont notés passables ou moyen, « *lmam* » ou « *kantāl* ». Col de Monteiro lui reproche notamment son attitude envers ses supérieurs. Il reconnaît toutefois n'avoir rien de précis à lui reprocher. Tup n'a alors aucune affaire sur le dos. Il lui faut attendre un changement de résident supérieur et une bonne occasion pour se débarrasser de ce suppléant qui l'agace.

La chute

Le 30 juin 1903, Tup présente sa démission de son poste de suppléant du *kralāhom.* Dans son courrier, il se contente de dire qu'il n'est plus heureux, « *min sūv sāpāy* », à son poste[30]. En fait, une lettre écrite postérieurement montre que cette démission lui a été imposée et qu'il s'est rendu coupable d'une faute, puisqu'il fait allusion à sa mauvaise conduite passée, qui a entraîné son changement de poste, possiblement liée à son penchant pour la boisson[31]. En effet, comme le notait déjà Col de Monteiro en 1900, « Il aime bien boire, même si ayant bu, il est capable

---

[27] Gustave Janneau, *Manuel pratique de langue cambodgienne, contenant de nombreuses listes de mots usuels groupés par catégories, des dialogues applicables aux circonstances ordinaires de la vie pratique, et une carte politique du royaume de Khmer*, Imprimerie Impériale, Saigon, 1870, p. 9.

[28] Extrait du procès verbal de la 35e séance du conseil des Ministres, 17 août 1900, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[29] La maison *phdaḥ bhloḥ* ou maison jumelle à deux toits est un signe de richesse et de haute position sociale. Fabienne Luco, « Les habitants d'Angkor, une lecture dans l'espace et dans le temps des inscriptions sociales de populations villageoises installées dans un territoire ancien », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, 2016, p. 81.

[30] Lettre de démission de l'*ukñā sūrīndrā dhipatī* Tup au résident supérieur du Cambodge, 30 juin 1903, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[31] Il écrit ainsi qu'il ne se comportera pas comme avant, « *kuṃ nīt' kit ṭūc mun mun* ». Lettre de l'*ukñā snaehā metrī ṭaejo* Tup au résident supérieur du Cambodge, 1903, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

de faire son service »[32].

Trois jours après sa démission, Tup est affecté comme gouverneur dans la petite province de Chikreng [Jīkraeṅ] à l'ouest de Kampong Thom. Cette nomination représente un véritable déclassement pour Tup. Il quitte la très haute fonction publique pour une province éloignée de Phnom Penh, avec un rang protocolaire inférieur, puisque l*'ukñā snaehā metrī tejo* gouverneur de Chikreng ne possède que 8 *hūbān'* de dignités, et une solde diminuée.

La situation dont il hérite à Chikreng est particulièrement tendue suite aux malversations passées des dignitaires en charge de la province. En octobre-novembre 1901, quatre d'entre eux ont été mis en cause et révoqués pour concussion. En juin 1902, le gouverneur de Chikreng Ḷīk lui-même est accusé d'avoir détourné de l'argent public, de corruption passive et d'abus de pouvoir. Dans les mois qui suivent, de nombreuses plaintes sont reçues contre ce dignitaire qui finit par s'enfuir au Siam. Il s'installe alors comme marchand de bois dans la province d'Angkor alors siamoise[33]. Tup, qui le remplace, est donc chargé de rétablir l'autorité de l'administration sur la province et de faciliter le retour des habitants qui ont fui les exactions de ses prédécesseurs, ce qu'il réussit en quelques mois. Si l'on en croit une lettre de Tup, il n'a accepté ces responsabilités et de devenir *ukñā snaehā metrī tejo*, que le temps que les choses se calment pour lui à Phnom Penh. Ainsi, trois mois après sa prise de fonction, il écrit au résident de Kampong Thom pour demander une autre affectation :

> « Lorsque le service royal m'a envoyé pour devenir gouverneur de la province de Chikreng, Monsieur le Directeur de cabinet m'a dit que si j'allais dans cette province et que je m'arrangeais pour que tous les sujets, qui s'étaient enfuis à l'époque où monsieur Ḷīk était gouverneur, reviennent dans leur pays et leurs villages, pour réprimer les bandits dans la province, pour que tout rentre dans l'ordre, Monsieur le Directeur m'a dit que dans un délai de 3 mois il chercherait une province vacante pour m'y affecter »[34]

Sa démarche n'a aucune suite. Il reste à Chikreng, où très rapidement il se trouve dans une situation intenable. La forte baisse de solde qu'il subit lors de sa relégation l'empêche de respecter les échéances pour le prêt qu'il a contracté pour la construction de sa maison, alors que les intérêts continuent à courir. Il pioche alors dans les recettes de l'impôt de capitation de ses administrés cambodgiens et chinois, et rembourse le capital de son prêt. Il demande un prêt supplémentaire au commerçant indien pour remplacer l'argent des impôts manquants, mais celui-ci refuse, ainsi que les autres prêteurs sur gage qu'il contacte. Il soustrait alors une partie des recettes de l'impôt des paddy qu'il remonte à ses supérieurs en lieu et place des recettes de l'impôt de capitation et s'empare de plusieurs centaines de piastres sur les frais de justice et dommages-intérêts prononcés lors d'une quinzaine de procès. Le procédé ne lui permet que de gagner quelques semaines. En tout Tup détourne 3 548 piastres[35]. Acculé, il s'enfuit avec sa femme le 12 avril 1904 à Battambang [Pāt'ṭaṃpaṅ], alors au Siam. Il charge son fils de

---

[32] « *e srā caeḥ phik' tae phik' dhvoe rājkār pān* », *sauv jār khluon niṅ kuṃṇat'rājkār*, Tup', 1900, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135

[33] Rapports mensuels du résident de Kampong Thom, 1901-1902, arch. nat. d'outre-mer/rsc 373, lettre du résident de France à Kampong Thom au résident supérieur du Cambodge, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

[34] « *kāl rājkār thā uy ukñā khñuṃ prapād mcās' ceñ ddau dhvoe jā cauĥvāy sruk khaet Jīkraeṅ noḥ lok ḍīrīkddoe(r) ccāṅ ĥvāṅ pūrū mān prasās'thā poe ukñā khñuṃ prapād mcās' ddau nau knuṃṅ khaet hoey rīep'caṃm ṭael rāsn' khcāt' bhlāt' kāl nāy Ḷīk nau dhvoe jā cauĥvāy sruk (p)m̆ūl' rāsn' tāṃṅ noḥ mak nau knuṃṅ sruk bhūm pān viñ hoey paṅ rāp' cco knuṃṅ khaet pān uy sruol noḥ lok mān prasās'thā knuṃṅ 3 khae nīṅ rak khaet ṇā ṭael duṃneha uy ukñā khñuṃ prapād mcās' dhvoe dīet'* », lettre de l*'ukñā snaehā metrī ṭaejo* Tup au résident de Kampong Thom, 1903, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135. Je remercie Deth Thach pour m'avoir permis d'affiner cette traduction.

[35] Lettre de l*'ukñā snaehā metrī ṭaejo* Tup au résident de Kampong Thom, 12 avril 1904, lettre du *ghun snaehā taejo yokbāt'* de Chikreng au résident de Kampong Thom, 14 avril 1904, liste des affaires réglées dont les frais de justice ont été emportées par le gouverneur Tup, 23 avril 1904, traduction en français de la lettre du conseil des Ministres au résident supérieur du Cambodge du 19 juin 1904, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.

transmettre une lettre à ses anciens adjoints dans laquelle il annonce s'être suicidé avec son épouse, ce qui se révèle faux[36]. Parallèlement, il écrit au résident de Kampong Thom en expliquant les détournements de fonds et sa fuite, en demandant à l'administration de vendre ses biens, sa jonque et sa maison de Phnom Penh de manière à recouvrer les sommes détournées et implore l'indulgence de ses chefs en raison de ses états de service passés. Il termine sa lettre en rappelant qu'il a risqué sa vie pour l'administration du Protectorat en 1885.

L'ensemble de ses biens sont saisis et vendus, permettant de recouvrer les sommes détournées, mais le conseil des Ministres reste sourd à son appel à la clémence. Tup est condamné à rembourser cinq fois le montant des sommes détournées aux dépends du trésor et deux fois le montant des sommes détournées aux dépends des habitants. Les montants réclamés à Tup s'élèvent alors à 17 553 piastres, une somme impossible à réunir pour l'ancien dignitaire déchu qui n'a plus pour horizon que la prison ou l'exil. Un retour au Cambodge lui est désormais impossible et il doit rester au Siam.

Ainsi, le jeune homme brillant, fils de l'*ukñā kosā dhipatī*, éduqué au *vatt* Sandhraḥ Kahappaṭī, qui a découvert l'inscription sanskrite pré-angkorienne K.363, nous a laissé une description précise du *kathin* au Laos à la fin du XIXe siècle, a parcouru et relevé des milliers de kilomètres d'itinéraires dans la vallée du Mékong et en Isan, finit destitué. Tup a fait l'erreur de penser que ses services passés auprès des Français garantissait son avenir. Il avait pourtant dû attendre près d'une quinzaine d'années avant d'obtenir un poste correspondant à ses qualifications et sa prestigieuse ascendance ce qui aurait pu l'inciter à la prudence. C'est très probablement son penchant pour la bouteille qui lui a coûté son poste au conseil des Ministres, enclenchant l'engrenage fatal à sa carrière et l'obligeant à fuir son pays en proscrit. Son parcours n'est pas une exception, ainsi du gouverneur de Kampong Svay [Kaṃbuṅ Svāy], Kāham, fils d'un petit dignitaire et gendre de l'*ukñā cakrī* M̂ī, devenu compagnon d'Auguste Pavie dans ses explorations au Laos, élève de l'école coloniale, chevalier de la légion d'honneur, qui est révoqué pour concussion en 1917, sa légion d'honneur lui étant retirée[37]. Ces hommes instruits et physiquement courageux n'ont pas compris que les services exceptionnels qu'ils ont pu rendre au moment charnière de la prise de contrôle des Français sur le Cambodge et l'Indochine, pèsent peu quelques années plus tard lorsque le pouvoir colonial français est bien établi.

Comme le montre les courriers de Tup, vingt ans après, celui-ci vit encore dans le souvenir des expéditions périlleuses auxquelles il a participé, parmi lesquelles son voyage au Laos et en Isan tient une place de choix. Celles-ci ont non seulement influencé sa carrière, mais reste sa plus grande gloire personnelle. De fait, son apport à la connaissance de l'histoire, de la géographie et de l'ethnologie du Cambodge, du Laos et de l'Isan est loin d'être négligeable.

Fonds d'archives consultés

Fonds de la résidence supérieure du Cambodge, archives nationales du Cambodge, Phnom Penh (arch. nat. du Cambodge/rsc)
Fonds de la résidence supérieure du Cambodge, archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence (arch. nat. d'outre-mer/rsc)
Papiers Aymoniers, bibliothèque de la Société Asiatique de Paris (bib. soc. asiatique, P.Ay)
Fonds Adhémard Leclère, médiathèque municipale d'Alençon (bib. mun. Alençon, fonds Adhémard Leclère)

[36] Tup a probablement voulu retarder les recherches destinées à le rattraper. Lettre du *ghun snaehā taejo yokbāt'* de Chikreng au résident Kampong Thom, 14 avril 1904, arch. nat. du Cambodge/rsc 25135.
[37] Dossier personnel de Kāham, arch. nat. du Cambodge/rsc 25102.

Ouvrages et articles cités

ANTELME, Michel, « Les estampeurs khmers d'Aymonier et leur production épigraphique connue : K. 1089.1, K. 1089.2, K. 1134, K. 1135, K. 1136 et K. 1137 », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 100, 2014, p. 231-262.

AYMONIER, Etienne, *Le Cambodge*, t.2, *Les provinces siamoises*, Paris, Leroux, 1901, 481 p.

AYMONIER, Etienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Leroux, 2 vol., 1895 et 1897, 341 p. et 360 p.

BARTH, Auguste, « Inscription sanscrite du Phou Lokhon (Laos) », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t.III, 1903, p. 442-446

BERGAIGNE, Abel, « Chronologie de l'ancien royaume Khmêr d'après les inscriptions », *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 51-76

DESPEUX, Catherine, « Cao Daochong 曹道沖 (1039-1115), taoïste et poétesse honorée par l'empereur Huizong fut-elle courtisane ? », *Journal Asiatique*, vol. 303, n°2, 2015, p. 269-281.

DOUDART DE LAGREE, Ernest, VILLEMEREUIL, A.B., *Explorations et missions de Doudart de Lagrée, capitaine de frégate, premier représentant du protectorat français au Cambodge, chef de la mission d'exploration du Me-Kong et du haut Song-Koi, extraits de ses manuscrits mis en ordre par M. A.B de Villemereuil, capitaine de vaisseau*, Paris, Bouchard-Huzard, 1883, 684 p.

FOREST, Alain, *Le Cambodge et la colonisation française, histoire d'une colonisation sans heurts (1897-1920),* Paris, L'Harmattan, 1980, 546 p.

GUERIN, Mathieu et CHHOM Kunthea « Le périple de Khim et Nov de Stung Treng à Attopeu en 1883, récit d'exploration cambodgien du XIXe siècle », *Péninsule*, n°69, 2014, p. 103-140

JANNEAU, Gustave, *Manuel pratique de langue cambodgienne, contenant de nombreuses listes de mots usuels groupés par catégories, des dialogues applicables aux circonstances ordinaires de la vie pratique, et une carte politique du royaume de Khmer*, Saigon, Imprimerie Impériale, 1870, 274 p.

KHIN Sok, *Le Cambodge entre le Siam et le Vietnam (de 1775 à 1860),* Paris, EFEO, 1991, 360 p.

KOUAME, Nathalie (dir.), *Historiographies d'ailleurs : comment écrit-on l'histoire en dehors du monde occidental*, Paris, Karthala, 2014, 303 p.

LEWITZ, Saveros, « Note sur la translittération du cambodgien », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 55, 1969, p. 163-169

LUCO, Fabienne, « Les habitants d'Angkor, une lecture dans l'espace et dans le temps des inscriptions sociales de populations villageoises installées dans un territoire ancien », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie sous la direction d'Yves Goudineau, EHESS, 2016, 633 p.

MIKAELIAN, Grégory, *La royauté d'Oudong. Réformes des institutions et crise du pouvoir dans le royaume khmer du XVIIe siècle*, Paris, PUPS, 2009, 374 p.

MULLER, Gregor, *Colonial Cambodia's « bad Frenchmen ». The rise of French rule and the life of Thomas Caraman, 1840-1887*, Abingdon, Routeledge, 2006, 294 p.

OSBORNE, Milton E., *The French presence in Cochinchina and Cambodia: rule and response (1859-1905)*, Bangkok, White Lotus, 1997 (réédition, 1969), 379 p.

POISSON, Emmanuel, « Construire les savoirs entre texte et terrain : Lê Quỷ Đôn, lettré vietnamien du XVIIIe siècle », *Péninsule*, n°69, 2014, p. 79-102.

POUILLON, François (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, IISMM, Karthala, 2012, xxviii+1073 p.

SINGARAVELOU, Pierre, « De la découverte du Champa à la direction de l'École coloniale : Itinéraire d'Étienne Aymonier d'après ses mémoires inédits », *in* Jean-Louis BACQUE-GRAMMONT, Angel PINO et Samaha KHOURY (éds), *D'un Orient l'autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient,* Bordeaux, 2-4 octobre 2002, *Cahiers de la Société asiatique* IV, Paris-Louvain, Peeters, 2005, p. 237-248.

Mathieu Guérin, *Journal asiatique*, n°305.1, juin 2017, pp. 111-118

VICKERY, Michael, *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*, Tokyo, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, 1998, 486 p.
WEBER, Nicolas « Note sur les inscriptions en cam du *pāḷāt'* Tut, estampeur d'Etienne Aymonier », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t.100, 2014, p. 253-258.